

## Faire le point sur la postmodernité...

G. Khadri

Mars 2016

13.100 signes

*Dans le découpage classique de l'histoire européenne, la découverte du continent américain au XV<sup>ème</sup> siècle marque le point de départ d'une nouvelle période. En l'occurrence, les Temps Modernes. Cette dernière s'est caractérisée, entre autres choses, par la croyance que l'histoire consiste en un mouvement progressif d'accumulation de connaissances scientifiques permettant une maîtrise croissante du monde par les hommes.*

Pour le dire sommairement, une idée s'enracine, vers le XVII<sup>ème</sup> siècle, qui veut que le savoir scientifique permettra de comprendre à terme l'ensemble des lois qui gouvernent l'univers. Ce processus cumulatif rendra les hommes capables de prévoir et de maîtriser le cours des événements. Cette vision messianique, bien qu'elle ne fût jamais complètement hégémonique, se retrouve en arrière-fond de la modernité durant près de cinq siècles. Elle s'est particulièrement développée au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle lorsque l'exode rural, le développement de l'industrie et la mécanisation du transport vont permettre la pénétration des innovations techniques dans le quotidien d'une partie significative des populations européennes et nord-américaines.

### Des récits... seulement des récits ?

Vers la fin des années 1970, un certain nombre de théories, en lien avec diverses investigations des sciences humaines, vont proclamer la fin de la modernité, d'où leur appellation de « postmodernes ». Ces productions finiront par s'exporter dans des champs aussi divers que la politique, l'architecture ou la littérature. Le noyau dur des représentations définissant le sens commun finira, d'ailleurs, par être touché, à la fin du siècle passé, par certaines postures postmodernes.

Dans la préface de son ouvrage « La condition postmoderne » publié en 1979, le philosophe français Jean François Lyotard définit de la manière suivante cette condition. « Cette étude a pour objet la condition du savoir dans les sociétés les plus développées. On a décidé de la nommer postmoderne. Le mot est en usage sur le continent américain sous la plume de sociologues et de critiques. Il désigne l'état de la culture dans les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ici, on situera ces transformations par rapport à la crise des récits. »<sup>1</sup>.

Dans cet extrait, on retrouve l'élément central du postmodernisme, à savoir l'importance centrale accordé au « récit », c'est-à-dire à la manière dont l'Histoire se décline sous forme d'histoires. Sans surprise, du côté des sciences humaines, on trouvera, dès lors, parmi les penseurs postmodernes, notamment une série de théoriciens qui travaillent la question du langage. Ils font partie de ce qu'on a nommé, à l'époque, le « tournant langagier ». Car le premier élément de cette importance accordée au récit est évidemment la centralité du langage. Et voici ce qu'affirme à ce propos Lyotard dans l'essai cité plus haut.

---

1 Jean François Lyotard. « La condition postmoderne », Editions de Minuit, Paris, 1979, p 7. Dans le domaine des sciences humaines et de la philosophie, Jean François Lyotard est probablement un des penseurs les plus sérieux du courant postmoderne. D'où la place centrale qui lui est accordé dans ce texte. Il est, en effet, toujours intéressant de présenter une théorie à partir de ce qu'elle a pu donner de plus fécond.

« Nous ne prétendons pas que toute la relation sociale est de cet ordre, cela restera ici une question pendante mais que les jeux de langage soient (...) le minimum de relation exigé pour qu'il y ait société, il n'est pas besoin de recourir à une robinsonnade pour le faire admettre. Dès avant sa naissance, et ne serait-ce que par le nom qu'on lui donne, l'enfant humain est déjà placé en référent de l'histoire que raconte son entourage et par rapport à laquelle il aura plus tard à se déplacer. Ou plus simplement encore : la question du lien social, en tant que question, est un jeu de langage, celui de l'interrogation, qui positionne immédiatement celui qui la pose, celui à qui elle s'adresse et le référent qu'elle interroge : cette question est ainsi déjà le lien social.<sup>2</sup> »

Liotard ne va pas jusqu'à affirmer que tout dans les relations humaines est langage mais il soutient néanmoins que c'est là l'élément central de la vie en société. Aussi trouve-t-il, en conséquence, qu'il est particulièrement pertinent d'analyser la société et l'histoire en partant de ce seul point de vue. Mais, de ce fait, le langage apparaît, chez Lyotard, comme une réalité autonome.

Il s'agit là du point le plus problématique des théories de la postmodernité. Au fond, pour ces dernières, tout n'est que récit. Et, pour le dire familièrement, tout ce qui compte dans la vie sociale, ce sont les histoires qu'on se raconte. Lyotard insiste beaucoup sur la question de la science car pour lui, elle constitue fondamentalement un récit. Or, si la science est aussi un récit comme un autre, toutes les promesses de la modernité s'effondrent car la maîtrise du monde par les hommes n'est ni plus ni moins qu'un conte de fées. Avant de nous enfoncer plus avant dans ce qui pourrait passer pour un relativisme un peu facile, il convient de s'interroger sur les modes de légitimation des récits.

### **Qu'est-ce qui légitime les récits ?**

Pourquoi les récits ne se valent-ils pas tous ? Lyotard propose plusieurs explications dont, au fond, aucune ne le satisfait pleinement. La première est celle du consensus. Les récits à propos desquels se forme un consensus sont, dans cette optique, supérieurs aux autres. En quelque sorte, l'idée sous-jacente à cette explication est que la communication permet aux hommes de solutionner leurs problèmes. Lyotard écarte fermement cette option parce qu'elle présuppose une société organique avec des intérêts communs. Or, il n'y a aucune raison qu'il en soit ainsi. Et, du point de vue de Lyotard, il y a encore moins de raison qu'un récit, ou plutôt, en l'occurrence, un métarécit, puisse dire quel est cet intérêt supérieur (*cet intérêt général*) commun à tous les humains.

L'alternative opposée repose sur la mise en avant de la force. Dans ce cas de figure, c'est la capacité à s'imposer par la violence qui fonde la supériorité d'un récit sur un autre. Cette position n'est évidemment pas plus satisfaisante. Elle est, en effet, peu présente dans la réalité. La plupart des gens adhèrent « spontanément » à toutes sortes de récits (par exemple, des idées politiques qui contredisent leurs intérêts légitimes) sans que jamais, ils aient été confrontés à une quelconque forme de coercition.

La dernière source de légitimité analysée par Lyotard réside dans le potentiel d'accumulation de capital que présente un récit dans la société. Lyotard met particulièrement (et en réalité, exclusivement) en avant ce mode de légitimation dans le domaine de la connaissance scientifique. Le temps de la connaissance pour la connaissance, ou plutôt l'époque durant laquelle l'accumulation de connaissances définissait un programme politique viable dans la mesure où cette accumulation semblait être le sens même de l'histoire, est définitivement révolu. Ce sont, au contraire, les applications techniques qui constituent le moteur des connaissances théoriques. Nous vivons à l'ère de la technoscience. Or, ces applications techniques répondent à des critères de rentabilité économique. Cette option n'enchant pas non plus Lyotard puisqu'elle consisterait à affirmer qu'une « meilleure » maîtrise du monde est possible, à condition de renverser les rapports de domination

---

2 Jean François Lyotard, op cit, p 32.

économique et de faire advenir une panification démocratique de la production. Soit le cœur du corpus socialiste, c'est-à-dire le dernier avatar de la modernité au XIX<sup>ème</sup> siècle.

### **Que faire ?**

Comment agir, dès lors, si tout se vaut ? La proposition finale de Lyotard tourne autour de deux éléments dont l'énonciation est particulièrement complexe. « La reconnaissance de l'hétéromorphie des jeux de langage est un premier pas dans cette direction. Elle implique évidemment la renonciation à la terreur qui suppose et essaie de réaliser leur isomorphie. Le second est le principe que si consensus il y a sur les règles (...), ce consensus doit être local, c'est-à-dire obtenu des partenaires actuels et, par conséquent, sujet à résiliation éventuelle. On s'oriente alors vers des multiplicités de méta-argumentations finies, nous voulons dire d'argumentations portant sur des métaprescriptifs et limitées dans l'espace temps.<sup>3</sup>».

Pour le dire plus simplement, rien ne légitime finalement ces récits mais il faut (on notera, au passage, la position normative de Lyotard qui n'a donc rien de local ni de temporaire) faire en sorte que ces récits restent divers. C'est là, en fin de compte, le seul métarécit acceptable du point de vue de Lyotard. Pour éviter la main mise d'un récit sur l'ensemble de l'humanité, la solution consiste en la promotion de récits dont les règles de composition et les prescriptions sont seulement locales, négociées et temporaires.

### **Hypermodernité**

Le texte de Lyotard se conclut par une remarque à propos de l'informatique. Rappelons tout de même que le texte date de 1979. « Quant à l'informatisation des sociétés, on voit comment elle affecte la problématique. Elle peut devenir l'instrument « rêvé » de contrôle et de régulation du système du marché, étendu jusqu'au savoir lui-même et exclusivement régi par le principe de performativité. Elle comporte alors inévitablement la terreur. Elle peut aussi servir les groupes de discussion sur les métaprescriptifs en leur donnant les informations dont ils manquent le plus souvent pour décider en connaissance de cause. La ligne à suivre pour faire la bifurcation dans ce dernier sens est fort simple en principe : c'est que le public ait accès librement aux mémoires et aux banques de données.<sup>4</sup>». Cette remarque apparaît fort banale aujourd'hui mais elle est intéressante parce qu'elle montre les hypothèses des postmodernes, ou du moins une partie des préoccupations dont ils se servent comme point de départ de leur réflexion, ne peuvent pas être complètement invalidées aujourd'hui.

Il est aujourd'hui manifeste que l'idée d'un progrès continu et unilatéral à travers l'histoire était trop optimiste. Ce faisant, le postulat voulant que la science permette, en définitive, de prévoir et de maîtriser la totalité du réel s'avère intenable. De même, la promesse d'un avenir nécessairement meilleur pour l'humanité ne s'appuie sur aucun fondement rationnel sérieux. Les temps, certes, changent mais rien ne permet de garantir que ce soit vers un mieux.

Au fond, est-il légitime sur le plan logique d'affirmer en substance que, puisque les promesses de la modernité ne sont pas tenables, rien n'est, en définitive, possible ? Peut-être simplement, comme l'affirme le philosophe franco-argentin Miguel Benasayag, ce paralogisme provient sans doute du fait que la postmodernité n'est qu'une sorte d'épilogue de la modernité et non une véritable rupture<sup>5</sup>.

La postmodernité pense avec les mêmes critères que la modernité. Dès lors, elle ne peut que logiquement conclure à l'impossibilité de toute pensée et de tout acte s'ils ne s'inscrivent pas *in fine*

---

3 Jean François Lyotard. « La condition postmoderne », op cit, p 107.

4 Jean François Lyotard. « La condition postmoderne », op cit, p 107.

5 Lire à ce sujet Miguel Benasayag, « Clinique du mal-être. La « psy » face aux nouvelles souffrances psychiques », La Découverte, Paris, coll. « Cahiers libres », 2015.

dans un sens présupposé de l'histoire.

Le livre de Jean-François Lyotard, de notre point de vue, l'un des plus sérieux promoteurs de ce courant, donne en tout cas cette impression. Il décrit la fin de quelque chose et, en tout état de cause, une époque de doutes profonds. Il arrive à évoquer un certain nombre de processus ou d'éléments dont il suppose non sans prescience qu'ils joueront une place importante à l'avenir.

Mais, lu aujourd'hui, ce texte semble exprimer une profonde confusion, un mélange d'idées et d'éléments hétérogènes, dont les liens sont difficiles à saisir, beaucoup plus qu'une hypothèse philosophique aux fondements rationnels clairs. Il reste, dès lors, à conclure qu'au lieu de vivre dans la postmodernité, nous sommes dans une phase d'hypermodernité (capitaliste, il va sans dire) caractérisée, notamment, par une marchandisation croissante de la vie sociale. C'est là évidemment une tout autre perspective...